

IVAN LE TERRIBLE

Ivan le Terrible n'est pas resté longtemps à l'affiche du Normandie et passera sans doute peu dans les quartiers. Morceau d'anthologie fait pour être exhumé par les cinémathèques, il n'a retenu que médiocrement l'attention des critiques pourtant mis en éveil par le nom d'Eisenstein. Si l'on peut parler d'échec probant, l'échec d'Eisenstein l'est sans doute, car l'impasse où nous le voyons s'engager est celle même du cinéma soviétique. Eisenstein va jusqu'au bout de toute voie qui s'ouvre à lui; on l'a bien vu avec ses premières œuvres. Il fut à ce moment le plus sûr représentant d'un style qui semblait précurseur d'un art nouveau : *Le cuirassé Potemkine* nous découvrait une universalité révolutionnaire immédiatement perçue par tous, qui traduisait l'internationalisme d'octobre. Aujourd'hui, au contraire, le film d'Eisenstein se veut ésotérique. Ce qui doit nous frapper, ce n'est pas la vérité humaine de ses héros mais leur étrangeté et leur sauvagerie. Ce n'est pas un film révolutionnaire, c'est un film historique.

Tourné en 1942, *Ivan le Terrible* a pour but de défendre le socialisme en un seul pays en recourant aux ressources d'un seul pays. Il s'agit de donner aux Russes des raisons de lutter. Eisenstein ne peut plus intégrer le soldat russe dans la lutte mondiale de la classe ouvrière; alors il l'intègre à la tradition russe, à l'histoire de son peuple. Et Eisenstein choisit de se déplacer dans un monde de comparaisons, d'allusions subtiles. Rien n'est nouveau sous le soleil, voilà une des prémisses aussi peu dialectiques que possible de son œuvre.

Le sens de l'histoire russe pour Eisenstein semble déduit de cet adage. Il est dans la lutte entre les forces du progrès et celles de la sauvagerie. Ivan refuse de torturer ses prisonniers à Kazan, comme le veulent ses boïards; il fait amener une mine et grâce à cette innovation scientifique triomphe des « barbares ». Voilà un « despote éclairé ». Avec lui une époque de lumières commence pour la Russie, un effort qui se poursuit encore aujourd'hui contre l'obscurantisme, la superstition, l'ignorance. On voit à quel niveau se place la philosophie de l'histoire d'Eisenstein. La lutte concrète du serf russe pour tenter d'échapper à son esclavage, que devient-elle? La lutte de toute la Russie pour s'assimiler la civilisation! Nous retrouvons là la conception traditionnelle de l'histoire russe et ce ne n'est pas un hasard si les films russes la développent aujourd'hui. La Russie actuelle n'apparaît plus comme une brutale rupture avec le passé, avec tout le passé, mais comme l'aboutissement d'une œuvre patiente à laquelle chacun a apporté sa pierre : l'effort vers la science où le changement des formes sociales est de moins en moins mis en lumière; la Révolution même n'apparaît que comme l'industrialisation totale de la Russie. Mais peut-être cette conception est-elle celle du kolkhosien pour qui la technique ascendante, les courbes de production en hausse sont devenues le seul progrès.

Mais ce progrès industriel ne fait pas de la Russie un Etat comme les autres. Si elle s'est assimilée les conquêtes occidentales, si déjà sous Ivan elle demandait des armes anglaises, c'est pour défendre un développement original : Ivan est lié mystiquement au peuple et avec lui se défend contre les financiers, les prêtres, les intrigants, les boïards qui, le jour de son couronnement, complotaient déjà contre lui. Cette union nous aidera-t-elle à comprendre celle du peuple russe d'aujourd'hui avec son chef vénéré, le maréchal Staline? Et la Révolution d'Octobre ne finira-t-elle pas par s'expliquer par l'originalité de ce peuple qui lutte contre les grands sous les ordres d'un despote aimé? Mais voilà qui rejoint d'une manière navrante le bon bourgeois français qui expliquera volontiers que le communisme ne pouvait réussir qu'en Russie.